

A paraître en 2016

**Entre les lignes
Littératures Sud**

Une si longue lettre

de

Mariama Bâ

Étude critique

par

Bouba TABTI-MOHAMMEDI

Professeur de Littérature à l'Université d'Alger (Algérie)

1979 ...

Le Sénégal est indépendant depuis dix-neuf ans ; depuis 1970, Abou Diouf en est le premier ministre ; de 1981 à 2000, il en sera le président, succédant à Léopold Sédar Senghor qui fut le premier président du Sénégal indépendant. Mariama Bâ, née en 1929, a cinquante ans quand paraît aux Nouvelles Éditions Africaines du Sénégal, son premier roman, *Une si longue lettre* qui sera suivi, aux mêmes éditions, d'*Un Chant écarlate*, publié à titre posthume en 1981. Elle appartient à ce qu'on peut appeler une génération de « l'entre deux », génération charnière entre deux cultures, deux civilisations : formée à l'École Normale de Rufisque, elle en a intériorisé les valeurs qu'elle prône comme le personnage central d'*Une si longue lettre*, qui n'en est pas, pour autant, complètement coupé des traditions de la société dans laquelle évoluent l'auteure et son personnage.

En 1972 est élaboré un code de la famille régissant les relations de couple, qualifié par ses adversaires de « code des femmes » mais dont la promulgation est considérée comme une grande victoire par les femmes. En 1978, Léopold. S. Senghor a instauré un Secrétariat à la condition féminine à l'intérieur du ministère de l'Action sociale. Cependant la situation des femmes, malgré quelques avancées, est loin d'être à la mesure des attentes nées des indépendances et cette génération qui connaît les espoirs et les incertitudes qui accompagnent les changements historiques a le sentiment que les élites, c'est-à-dire ceux qui ont eu accès au savoir, ont un rôle à jouer dans la construction du pays. *Une si longue lettre*, comme d'autres romans féminins en Afrique, porte la marque de ce désir de construction collective qui se manifeste en de nombreux points du texte.

Ce contexte n'est pas sans influencer sur la thématique dominante de l'œuvre de Mariama Bâ qui ne sera plus celle de la lutte contre le colonisateur ou la dénonciation des maux que sa présence a engendrés mais bien plutôt une critique de la société de référence de l'auteure, plus précisément de certains de ses aspects comme la polygamie ou le problème des castes auxquels sont confrontés certains personnages.

Malgré son entrée tardive en littérature, la brièveté de sa carrière et la rareté de son œuvre proprement littéraire qui se réduit aux deux romans cités, Mariama Bâ, figure majeure de la littérature sénégalaise et plus largement africaine, est considérée comme une pionnière de la littérature féminine en Afrique subsaharienne. Sur le continent, la littérature avait jusque là été majoritairement le fait d'hommes, ce « retard » de la littérature des femmes par rapport à celle des hommes étant à rechercher, en grande partie, du côté des frilosités de sociétés peu préparées, comme du reste celles du nord du continent, à accepter la prise de parole des femmes. Dans son texte, « Fonction politique des littératures africaines écrites », prononcé à Francfort en 1980, Mariama Ba souligne cette réticence des sociétés : « Dans toutes les cultures, la femme qui revendique ou proteste est dévalorisée. Si la parole qui s'envole marginalise la femme, comment jugera-t-on celle qui ose fixer sa pensée ? C'est dire la réticence des femmes à devenir écrivain. Leur représentation dans la littérature africaine est presque nulle. Et pourtant, combien elles ont à dire ! »

La venue des femmes à l'écriture est rendue encore plus difficile par leur accession tardive et limitée à la scolarisation. On peut ajouter à ces freins le problème d'un lieu et d'un temps à soi que décrivait déjà Virginia Woolf au début du 20^e siècle dans *Une chambre à soi* : quand on sait la charge de travaux de toute sorte que la division sexuelle des tâches assigne à la majorité des femmes en Afrique, on comprend qu'elles n'aient pas beaucoup de temps pour l'écriture, si même elles disposaient d'un lieu propre à elles pour s'y consacrer.

Mariama Bâ est une des premières écrivaines africaines à rompre le silence des femmes par le biais de l'écriture ; effet, si quelques rares textes de femmes ont été signalés auparavant – même si d'autres textes ont pu être écrits sans avoir été publiés – ce n'est que dans les années soixante-dix que paraissent quelques œuvres de femmes, ces premiers romans traduisant tous le besoin de sortir du silence et privilégiant les formes autobiographiques ou épistolaires ; cette éclosion est, en partie, à relier à la création en 1973, à Dakar, des Nouvelles Éditions du Sénégal qui jouèrent un rôle très important et peut-être aussi à la décision de l'ONU de faire de 1975 l'année de la femme, ce qui a pu donner davantage de visibilité à la création féminine qui va contribuer à renouveler le roman africain.

Si Mariama Bâ est une des écrivaines les plus populaires, c'est parce que son roman, « pierre angulaire » du roman féminin en Afrique, contenait en germe la plupart des questions que se poseraient les romancières. Ainsi, Papa Samba Diop peut noter que « l'image de la femme victime de la polygamie est un topoï de la littérature sénégalaise des années soixante dix et quatre vingt, *Une si longue lettre* de Mariama Bâ étant peut-être le roman sénégalais le plus connu et le plus lu à cet égard. » Une anecdote qu'il rapporte, relate comment Annette Mbaye

D'Erneville, elle-même femme de lettre sénégalaise, ayant lu le manuscrit du roman, le soumet à Birago Diop, écrivain sénégalais célèbre, qui raconte :

« Les *filles* s'étaient mises aussi à taquiner le stylo, la pointe Bic ou la machine à écrire. Annette Mbaye d'Erneville, la doyenne, m'amène dans ma clinique [...] Mariama Bâ [...] Elles m'avaient remis un manuscrit. Et Mariama Bâ m'avait dit : "Si c'est bon, tu en fais ce que tu veux. Si ce n'est pas bon, tu me le rends". J'avais passé une partie de la nuit à lire le manuscrit d'*Une si longue lettre*. Le lendemain [...] au comité de lecture des N.E.A, j'avais remis parmi mes fiches de lecture, celle du manuscrit de Mariama Bâ, avec l'annotation la plus courte que j'aie jamais faite : "Nous avons trouvé une bête de plume. À publier tout de suite." » (P. S. Diop, 2010 : 258)

Elle n'est cependant pas tout à fait seule sur la scène littéraire quand elle marque par sa prise de parole la sortie de l'ombre et du silence des femmes africaines, ainsi que le note Christiane Ndiaye qui recense les textes qui marquent la naissance de cette littérature (C. Ndiaye, 2004 : 97). Un texte de la camerounaise Marie-Claire Matip, *Ngonda*, est signalé dès 1958 tandis qu'en 1969 paraissait *Rencontres essentielles* d'une autre camerounaise, Thérèse Kuoh Moukoury. En 1975, la Sénégalaise Nafissatou Diallo publie *De Tilène au Plateau*, en 1976, l'Ivoirienne Simone Kaya, *Les Danseuses d'Impé-Eya, jeunes filles à Abidjan* tandis qu'au Sénégal, Aminata Sow Fall fait paraître *Le Revenant*. En 1977, Lydie Dooh-Bunya du Cameroun publie *La Brise du jour* et en 1979, la Sénégalaise Aminata Sow Fall, *La Grève des battus* qui reçoit le Grand Prix littéraire d'Afrique noire en 1980. En 1979, également, date de parution d'*Une si longue lettre*, paraissent deux pièces de théâtre de la Camerounaise Werewere Liking : *La puissance de Um* et *Une nouvelle terre*. En 1980, la Gabonaise Angèle Rawiri publie *Elonga*.

Un an avant la publication du roman de Mariama Bâ, Awa Thiam faisait paraître *La Parole aux négresses* où elle donnait la parole à des femmes de différents pays africains racontant ce qu'on leur avait fait subir et abordant des sujets aussi douloureux que l'excision, l'infibulation, la polygamie... : « Longtemps, affirme-t-elle, en ouverture de son essai, les Négrresses se sont tues. N'est-il pas temps qu'elles redécouvrent leur voix, qu'elles prennent ou reprennent la parole, ne serait-ce que pour dire qu'elles existent. »

Quand paraît son premier roman, immédiatement célébré par la critique – primé à la foire du livre de Francfort, il obtient en 1980 le Prix Noma qui le consacre comme « témoignage sur la condition de la femme en Afrique, présentée du point de vue d'une femme musulmane, dans une société en transition » ; il connaîtra de nombreuses traductions recensées par sa fille et biographe, Mame Comba Ndiaye (Ndiaye, 2007 : 177-180) – Mariama Bâ qui a, pour des raisons de santé, abandonné son métier d'enseignante auquel l'avait menée sa formation à l'École Normale de Rufisque et qu'elle a pratiqué pendant douze ans, est fortement engagée dans la vie associative depuis la fin des années soixante ainsi que le souligne sa fille qui note qu'« elle déploya un activisme phénoménal » pour la cause féministe, ajoutant qu'elle était « prise dans un ballet perpétuel de réunions, colloques, forums, la collaboration avec les journaux et magazines féministes, les contacts avec les femmes du milieu rural et les problèmes qu'elles rencontraient. » (Ndiaye, 2007 : 117) Elle relie cette intense activité au contexte de l'époque, les amicales et les organismes de solidarité fleurissant alors dans les grandes villes, expliquant ainsi le phénomène : « C'était comme si la plupart de l'élite féminine avait compris, en ces années de désenchantement total, que leur salut résidait dans le militantisme féminin au-delà des clivages et des rivalités politiques » (119).

Son implication dans la vie associative commence en 1968, par l'organisation, avec des amies, d'une « tontine » de quartier, association collective d'épargne qu'elle gère jusqu'à la fin de sa vie. Elle est aussi membre de la fédération des associations féminines du Sénégal, la

FAFS, créée sous l'impulsion de Senghor en 1977, membre du Club de Dakar, le cercle Fémina, association de solidarité qu'elle avait créée, trouvant dans les associations féminines le cadre qui convenait à son combat en faveur des femmes.

Les discours qu'elle prononce en différentes occasions et que l'on peut retrouver dans l'ouvrage que lui consacre sa fille (Ndiaye, 2007 : 181-211), rendent compte de cette activité : ainsi en 1976, elle prononce un hommage à Madame Le Goff qui, en 1938, créa au Sénégal, la première École Normale d'institutrices ouverte aux Africaines, lors d'une cérémonie organisée par l'amicale Germaine Le Goff qui regroupait les anciennes normaliennes dont elle était. L'année 1979 ayant été décrétée « année de l'enfance » par l'ONU, elle souligne le rôle fondamental des parents et de la cellule familiale dans leur éducation ; la même année, elle prend la parole dans l'hémicycle de l'Assemblée nationale à l'occasion de la journée nationale de la femme sénégalaise, le 25 mars, et sa prestation, rapporte Mame Coumba Ndiaye, fut particulièrement remarquée, mais aussi contestée par certains milieux, considérant que le féminisme était une vue de l'Occident et n'avait pas sa place en Afrique (Ndiaye, 2007 : 121-122). Ce à quoi elle répondra : « Si être féministe signifie révéler les tares d'une société, alors je le suis. »

En 1980 elle fait le bilan des deux années – 1978-1980 – où elle occupa le poste de secrétaire général du Club Soroptimiste de Dakar, club dont le nom vient du latin « sorores ad optimum » qu'on a pu traduire par « sœurs pour le meilleur ».

Toute cette activité en faveur d'un changement dans la vie des femmes trouve son expression littéraire dans *Une si longue lettre* et sa position par rapport au rôle que doit jouer la littérature, se retrouve dans un texte essentiel qu'elle prononce lors de son intervention à la trente deuxième foire du livre de Francfort en 1980 et dont le titre, *Sur la fonction politique des littératures africaines écrites*, est en lui-même tout un programme. Elle y souligne l'importance, une fois les indépendances acquises, du rôle de l'écrivain « éveilleur de conscience » et « guide » : « Il se doit, écrit-elle, de répercuter les aspirations de toutes les couches sociales, surtout les plus défavorisées, de dénoncer les maux et fléaux qui gangrènent notre société et retardent son plein épanouissement, de fustiger les pratiques, coutumes et mœurs archaïques, qui n'ont rien à voir avec notre précieux patrimoine culturel. » (M.C. Ndiaye, 2007 : 209)

La liaison entre politique et littérature était déjà sensible dans un texte de jeunesse qui eut un très grand retentissement, une composition française où, en temps limité, elle devait illustrer par des souvenirs personnels deux vers de Chateaubriand : « Combien j'ai douce souvenance/Du joli lieu de ma naissance » et qui sera connu sous le titre « Petite patrie » ; un extrait en est publié dans un manuel destiné aux élèves du cours moyen deuxième année sous le titre « Enfance à Dakar ». Commentant cette composition française et son succès, l'auteure explique à Alioune Touré Dia à qui elle accorde une interview en 1979 :

« [...] à la fin du texte, comparant mon enfance dans cette route de l'Abattoir, mon milieu familial et ses douceurs, au milieu où j'évoluais, j'ai senti en moi un conflit. Et je m'étais écriée : "On a blanchi ma raison et ma tête est restée noire. Mais mon sang inattaquable piaffe dans mes veines civilisées". J'avais écrit également en me souvenant des danses de mon enfance "J'avais huit ans et je criais tam-tam emporte moi." À une époque où on prônait l'assimilation, je prenais position en la refusant. C'est ce refus qui a fait la célébrité de ce devoir. »

Les dispositions précoces de la jeune Mariama ne la feront pourtant pas accéder rapidement à l'écriture, à laquelle elle ne se livrera qu'à la fin d'une vie trop tôt interrompue par la maladie et la mort mais qui fut riche comme on peut le constater en regardant son parcours.¹

NB -Les citations faites de l'œuvre étudiée, *Une si longue lettre*, sont suivies de la page dans l'édition Groupe Privat/ Le Rocher, 2005, collection Motifs, n°37. Pour les autres références, elles sont réduites à l'essentiel à la

suite de la citation en texte avec : nom de l'auteur, date de la publication, numéro de la page. Ces informations permettent de retrouver la référence complète en bibliographie.